

que « le féminisme a commis une erreur fatale en voulant lier son triomphe à la libération de l'avortement ». Pourquoi?

Je suis favorable à la dépénalisation de l'avortement mais pas à l'avortement lui-même, surtout quand il est conçu comme cible idéologique sur laquelle repose la liberté des femmes. À l'origine, les femmes se sont battues pour le dépénaliser, mais non pour en faire un droit, et qui plus est un droit fondamental. Lier le droit à l'avortement au triomphe de la condition féminine, c'est manquer de logique; il constitue, en effet, l'effacement de fait de ce qui constitue l'une des plus grandes particularités de la femme: la maternité. Comment fonder une reconnaissance de ce que l'on est sur la suppression de sa propre spécificité?

De plus, le droit à l'avortement n'a pas été sans conséquences de fond. Il a fragilisé les rapports entre hommes et femmes: en laissant la décision de l'acte aux femmes, l'avortement a renforcé la solitude féminine et déresponsabilisé les hommes. Ceux-ci, qui n'ont aucune possibilité d'intervention sur le sujet, voient leur paternité encore plus affaiblie. L'influence symbolique de l'avortement a été très forte, d'autant qu'il établit une différence entre les êtres humains "engendrés par la chair" et ceux "confirmés par la parole". Il faut désormais également remplir cette deuxième condition pour vivre.

Nombre des victoires de la liberté féminine se révèlent être des formes d'asservissement du corps féminin...

La liberté féminine n'a effectivement pas été atteinte car les femmes doivent désormais domestiquer leur corps pour ne pas être fertiles au cours de leur carrière professionnelle ou dans leur vie sexuelle. Ainsi, durant leurs années les plus fécondes, une part importante d'entre elles éliminent leur capacité à concevoir, avec des moyens qui ne sont pas anodins pour leur santé, pour se conformer aux standards prônés par les gourous de la révolution sexuelle. Avec celle-ci s'est développée une utopie du bonheur selon laquelle les différences, dont la maternité, devaient s'effacer pour que le sexe devienne une activité ludique, dénuée de toute responsabilité. Ce ne devait plus être à la sexualité de s'adapter aux personnes qui la pratiquaient mais aux personnes de correspondre au modèle

sexuel en vigueur. Le corps, concret, s'efface au profit du désir, abstrait.

Et ces standards de la révolution sexuelle sont, en réalité, des standards masculins: les femmes devenues chimiquement infertiles proposent un corps disponible en permanence pour le plaisir sexuel. Et ce, peu importe le fait que le problème de l'horloge biologique n'ait pas été résolu pour elles. Finalement, une nouvelle inégalité homme-femme se dessine: celui de pouvoir réaliser leur désir de maternité ou de paternité.

L'égalité entre les sexes est-elle une utopie?

Si, de nos jours, l'égalité homme-femme semble être atteinte avec la contraception, l'avortement et les mesures mises en place pour que les femmes puissent effectuer les mêmes carrières que les hommes, on constate qu'en réalité cette égalité est factice. Outre l'inégalité face au désir de maternité ou de paternité expliquée précédemment, on remarque aussi que l'égalité ne semble être atteinte que dans un certain sens.

Une femme peut aisément poursuivre les mêmes carrières ou études qu'un homme. En revanche, si elle choisit d'adopter la posture inverse et de devenir femme au foyer, elle se heurte à de nombreux obstacles, notamment en termes de considération sociale. La liberté de choisir n'est pas entière. Avant, il était presque impossible pour une femme de pouvoir choisir une profession, maintenant il lui est très difficile de pouvoir choisir d'être seulement mère. Mais de plus en plus de jeunes femmes d'aujourd'hui n'acceptent plus cette mainmise sur la maternité et sur leur fertilité et remettent en cause les standards hérités de leurs parents.

L'égalité entre les hommes et les femmes devient ainsi une utopie teintée d'idéologie lorsqu'elle consiste à vouloir faire des femmes des hommes. Il faut accepter le fait que l'égalité ne peut marcher que si on accepte la différence. Certes, hommes et femmes ont les mêmes droits et devoirs, mais ceux-ci s'expriment dans leur différence. C'est là toute la richesse de notre nature humaine. ●

Propos recueillis par Anne-Laure Debaecker



La Fin de la mère,
de Lucetta Scaraffia,
Salvator, 160 pages, 14,90 €.

